

The Nun and the Bandit de Paul Cox

Marie-Claude Loiselle

Number 64, December 1992, January 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22615ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Loiselle, M.-C. (1992). Review of [*The Nun and the Bandit* de Paul Cox]. *24 images*, (64), 43–43.

THE NUN AND THE BANDIT DE PAUL COX



Le kidnappeur
(Chris Haywood)
et la sœur
(Gosia Dobrowolska)

Quinzième film de Paul Cox – réalisateur australien somme toute relativement peu connu si l'on considère l'abondance et la cohérence (que certains diront répétitive) de son œuvre –, *The Nun and the Bandit* déploie le style coxien dans ce qu'il peut avoir de plus tenu, usant d'une finesse propre à ce cinéaste pour accéder à une remarquable précision entravée d'aucune rigidité.

Le récit prend pour point de départ l'enlèvement d'une adolescente, ainsi que de la jeune religieuse qui l'accompagne, en échange de laquelle un homme exige une rançon. Comme toujours chez Paul Cox, l'histoire ne constitue bel et bien qu'un point de départ, charpente d'une élaboration psychologique beaucoup plus complexe et raffinée. Le prétexte de l'enlèvement qui, a priori, ne présente rien de très intéressant ni de très original, acquiert une densité croissante à mesure que l'histoire vient se recentrer sur les personnages de la sœur et du kidnappeur. Dès lors, il s'agit de mettre en scène les tensions entre les dualités du bien et du mal, du spirituel et du terrestre, alors que se métamorphose progressivement la relation entre les deux protagonistes: l'adolescente relâchée, les complices repartis, la seule rançon demandée par le malfaiteur est de pouvoir

posséder, ne serait-ce qu'une fois, Lucy (la sœur).

Autre constante du cinéma de Cox, la fascination et l'obsession constituent les éléments centraux du récit. Seulement, ce n'est plus un objet (le corps d'une femme – et non pas une femme –, une tresse de cheveux trouvée dans un meuble ancien) qui, comme dans *Man of Flowers* ou *Golden Brain* notamment, vient canaliser le désir d'un homme. *The Nun and the Bandit* se présente d'une certaine façon comme un prolongement du revirement final de *Golden Brain*, alors que Bernard parvenait enfin à transposer son obsession pour une femme mythique en une véritable relation avec un être de chair. Ici, l'objet du désir du «kidnappeur» – qui ne le livre pas moins à une irrépressible obsession – est bien charnel; toutefois, c'est la femme qui devra progressivement s'affranchir de sa «passion spirituelle» pour enfin s'abandonner à une relation physique. La tenue ecclésiastique, sorte d'armure à laquelle Lucy renonce peu à peu, devient emblématique de ce passage et de cette transformation.

La nature joue également un rôle fondamental. Il fallait un tel lieu pour que puissent être évoqués avec aussi peu d'emphase mais autant de netteté, grâce par

exemple à la configuration des nuages, au vent, à certains reliefs ou détails, la résistance, le déchirement, puis finalement la métamorphose des sentiments intérieurs du personnage de la religieuse. Là est avant tout la principale force du film: de ne jamais s'appesantir sur le discours implicite du récit. Les tensions intérieures sont révélées ici avec la plus grande simplicité, avec une sobriété exemplaire, Cox ne faisant crédit, pour exprimer l'inexprimable, qu'à la seule force du plan qui ne s'encombre d'aucun artifice (par exemple, nous n'entendons pas un seul accord musical de tout le film), du raccord et de la lumière confrontée à l'obscurité. Perfectionnant un style de plus en plus épuré et précis, Paul Cox, sans se cloisonner dans aucun genre précis, nous convie à un cinéma classique parmi ce que celui-ci peut offrir de plus fertile. ■

Marie-Claude Loiseau

THE NUN AND THE BANDIT

Australie 1992. Ré. et scé.: Paul Cox. Ph.: Nino Martinetti. Int.: Chris Haywood, Gosia Dobrowolska, Charlotte Hughes, Eva Sitta. 92 minutes. Couleur. Dist.: Alliance Vivafilm.